

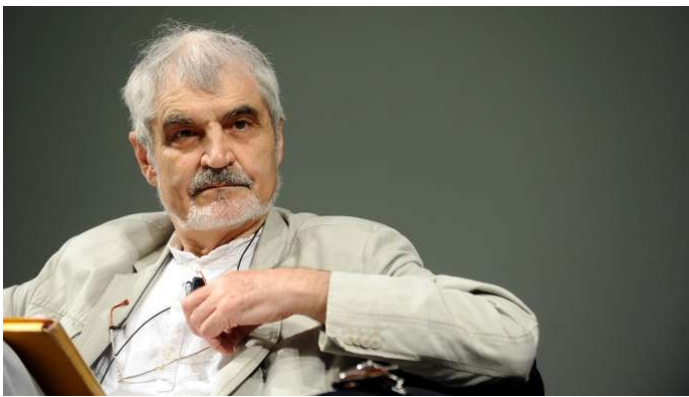
Source : https://www.lemonde.fr/climat/article/2018/12/13/serge-latouche-la-decroissance-verse-le-travailler-moins-pour-travailler-mieux_5397115_1652612.html?fbclid=IwAR3pEbhtBfHRNKun9cab5_8uXLjcoqMnLES_n2WQvi36GW-ykNHLDhr4yg

Téléchargement 15 12 2018

Serge Latouche : « La décroissance vise le travailler moins pour travailler mieux »

#UrgenceClimat. L'économiste de formation et théoricien de la décroissance prône d'entamer un sevrage à notre toxicodépendance à la consommation, passant par une rupture radicale, un changement de civilisation.

Propos recueillis par Frédéric Cazenave et Marie Charrel Publié le 13 décembre 2018



Serge Latouche est l'un des principaux théoriciens de la décroissance en France. A 78 ans, cet économiste de formation promeut une société alternative qui ne soit plus basée sur l'hyperconsommation et l'accumulation illimitée de biens matériels.

Malgré la multiplication des rapports démontrant l'impact de nos modes de vie sur le réchauffement climatique, la transition semble avoir bien du mal à se mettre en place. Pourquoi ?

Nous sommes des toxicodépendants de la société de consommation. Comme tout drogué, nous préférons continuer à nous approvisionner, accumuler toujours plus, plutôt que d'entamer le sevrage. Nous savons tous que nous allons dans le mur, mais nous préférons ne pas y croire, car cela exige une rupture radicale. Un changement de civilisation.

L'homme est un animal routinier, pour qui tout changement est angoissant et douloureux. Surtout lorsque l'appareil économique-politique dominant entretient le système. Il est inutile de compter sur les dirigeants politiques pour initier le mouvement, car le vrai pouvoir est trop souvent aux mains du marché. Or, celui-ci n'a aucun intérêt à transformer un système qui lui profite.

Lire aussi [Décroissance : « Nous voulons seulement passer d'une jouissance d'avoir, à une jouissance d'être »](#)

Est-il trop tard pour entamer cette transition vers une économie moins énergivore ?

Lorsque j'ai commencé à prêcher la décroissance, j'espérais que l'on puisse bâtir une société alternative pour éviter la catastrophe. Maintenant que nous y sommes, il convient de réfléchir à la façon de limiter les dégâts et préparer l'après. Cela commence par la décolonisation de l'imaginaire, passant par l'éducation, les médias.

Il faudrait ensuite engager des changements structurels. Et ce, en abordant le problème de façon systémique, plutôt que le découper en tranches, en traitant ses aspects un par un – le glyphosate, l'obsolescence programmée, etc. –, ce qui n'est pas efficace. En tout cas, la transition douce, je n'y crois plus.

Lire aussi [Au Pays basque, un « écosystème » post-croissance se met en place](#)

Ce n'est pas très optimiste !

Désormais, seul un choc peut nous permettre de nous ressaisir. Je crois beaucoup à la pédagogie des catastrophes – dans ces conditions, le virage peut être très rapide. L'histoire n'est pas linéaire. Regardez, en mai 1968, la France s'ennuyait, comme l'écrivait *Le Monde*, quelques jours avant le début des événements. Et puis éclata une révolte contre l'absurdité. A l'époque, on ne savait plus pourquoi on vivait... Le lien avec aujourd'hui est manifeste : le manque de sens caractérisant le marché de l'emploi et les métiers inutiles, l'absurdité d'accumuler toujours plus et de concourir à la destruction de la planète.

La décroissance peut-elle être compatible avec une population mondiale en constante augmentation ?

Poser la question démographique comme un frein à la décroissance est une bonne façon de ne pas remettre en cause une société fondée sur l'accumulation illimitée de biens matériels. Le problème n'est pas que les Chinois soient près de 1,4 milliard, mais que 325 millions d'Américains émettent 2,5 fois plus de CO₂ par personne que les Chinois.

En outre, puisqu'une croissance infinie de la population est incompatible avec les limites de la planète, la question démographique va, je pense, se réguler naturellement. Il est donc inutile, dès lors, de mettre en place une politique restrictive de natalité.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi [Les théories de la décroissance sont-elles vraiment applicables ?](#)

Les pays du Sud n'ont-ils pas besoin de croissance pour sortir de la pauvreté et améliorer le bien-être de leur population ?

Je ne dis pas que leurs conditions de vie sont faciles ou enviables, mais nous avons vendu à ces pays notre modèle occidental en leur expliquant que la croissance les sortirait de la pauvreté. Sauf qu'en transformant leur mode de vie et de production, nous avons transformé leur pauvreté, qui était une forme de frugalité, en misère.

Il est souhaitable, bien sûr, que les pays qui ont une faible empreinte écologique accroissent certaines productions pour le bien de leur population, mais ils doivent éviter de tomber dans la machine

infernale du cycle de la production infinie.

Cela implique-t-il de remettre en cause le capitalisme ?

Oui, dès lors que celui-ci se fonde sur la recherche de la croissance pour la croissance, l'accumulation sans limite du capital. La décroissance appelle à sortir de la production infinie pour retrouver le sens de la mesure.

Fondée sur une critique de la société de consommation et du libéralisme, elle est par essence de gauche et d'inspiration socialiste, mais en y ajoutant la dimension écologique. Cela signifie que tout est à repenser : l'appareil de production, la protection sociale, la solidarité entre les générations, l'emploi. La décroissance vise le travailler moins pour travailler mieux, avec, pour commencer, la réduction des heures de travail.

Lire aussi [Ils sont devenus « décroissants » : quatre citoyens témoignent](#)

Comment, au juste, maintenir un niveau de protection sociale élevé sans croissance ?

Mais la croissance a déjà disparu. Depuis les années 1970, c'est une fiction, un artifice statistique traduisant d'abord la spéculation immobilière et financière. Une étoile morte dont nous percevons encore les résidus de lumière. Lorsque l'activité a commencé à ralentir, il y a quarante ans, l'élite a voulu entretenir l'illusion. Alan Greenspan, à l'époque à la tête de la Banque centrale américaine, a alors baissé les taux d'intérêt, afin de maintenir une croissance artificiellement gonflée par une immense bulle spéculative.

Imaginons qu'un Etat, seul, engage le changement. Serait-il aussitôt déstabilisé par la fuite des capitaux ?

Il est vrai que ce qui est théoriquement possible n'est pas toujours réalisable en pratique. On l'a vu en 2015, lorsque le gouvernement d'Alexis Tsipras a souhaité établir un modèle différent en Grèce, rompant avec l'austérité. Les forces néolibérales et du marché l'en ont empêché.

Mais si la prochaine crise est aussi forte que l'on peut le penser, elle s'accompagnera probablement d'un mouvement de démondialisation, dont on observe d'ailleurs déjà quelques prémices. Dans ces conditions, les expériences locales de décroissance seront plus faciles à mettre en œuvre. La décroissance leur fournira une utopie concrète, un horizon de sens susceptible d'aider à préparer la civilisation qui émergera après la société occidentale.

Pourquoi est-il si difficile d'imaginer que l'on puisse rompre avec le système actuel ?

Le pouvoir est une illusion, il a la puissance que l'on veut bien lui prêter. Le roi est nu, mais nous l'ignorons. Les milliards et les marchés nous oppriment car nous sommes dans la servitude volontaire, telle que La Boétie l'avait dépeinte. Seule une crise ou un choc peut permettre de s'en libérer.

Comment agir pour le climat ? « Le Monde » se mobilise pendant une semaine

Que faire face au défi du changement climatique ? Comment agir, concrètement, à l'échelle individuelle ou collective ? Les initiatives citoyennes ont-elles un sens alors que c'est tout le système qu'il faudrait faire évoluer pour espérer limiter les effets du dérèglement ? Alors que [la COP24 sur le](#)

[climat s'est ouverte, dimanche 2 décembre, en Pologne](#), la rédaction du *Monde* se mobilise autour de ces questions. Au-delà du constat de l'urgence, nous avons voulu nous interroger sur les solutions existantes ou à explorer.

Chaque jour, pendant une semaine, des personnalités, expertes de leur domaine et engagées au quotidien, répondront en direct aux questions des internautes :

- **Peut-on se passer de la voiture ?** Jérémie Almosni, chef du service Transport et mobilités à l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe), [a répondu aux questions des internautes lundi 10 décembre](#).
- **Peut-on continuer à manger autant de viande ?** [Le chef cuisinier Adrien Zedda, du resto lyonnais Culina Hortus](#) et [Cyrielle Denhartigh, responsable agriculture et alimentation pour Réseau Action Climat](#) ont répondu à vos questions mardi.
- **Peut-on se chauffer autrement ?** Vous avez pu dialoguer [avec Jean-Baptiste Lebrun, directeur du CLER – réseau pour la transition énergétique](#), mercredi.
- **Peut-on consommer moins ?** Le politologue [Paul Ariès a répondu à de nombreuses questions jeudi](#).
- **Et, finalement, peut-on peser collectivement ?** L'ingénieur agronome et collapsologue Pablo Servigne, auteur de *Comment tout peut s'effondrer* en 2015 et de [Une autre fin du monde est possible. Vive l'effondrement](#) en 2018 répondra à vos questions à partir de 13 h 30. Il sera suivi dans la foulée par le youtubeur écolo Nicolas Meyrieux, [engagé dans la campagne « On est prêt »](#), qui sera présent en tchat à partir de 15 heures.

Frédéric Cazenave et Marie Charrel